

Petits récits

Jean-François Bergeron

Number 44, Spring 1990

L'humour

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16217ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bergeron, J.-F. (1990). Petits récits. *Moebius*, (44), 95–102.

PETITS RÉCITS

Jean-François Bergeron

Le stade

Quelques amis jouaient au plus fort devant mes doigts salés de beurre. Rien ne me passionne plus qu'admirer la vie par son cul, ces minimes facéties que les gestes abondants veulent en vain camoufler. Je lanternais assis lorsque ma dent heurta une surface dure et ronde. Je retirai de ma bouche un impromptu trente sous. J'en notai la date. Non pas qu'elle fût vieille mais on l'avait marquée à l'envers. Je plaçai la pièce dans ma veste avec ma grosse clé en fer et ma petite suce.

Le maïs se mit à brunir. Je multipliai les mouvements pour en rescaper le maximum. Mais très tôt mes mains laissaient tomber un carton humide qui déguerpit sous le grillage.

Je descendis l'escalier quittant le stade. Au bas, je ne rencontrai que des planches fissurées pointant vers le plafond. Et je voulais sortir. J'étais pourtant entré par ici comme les milliers de curieux venus assister au match. Un graffiti barbouillait en rouge les murs : « Insérez-vous. » J'abandonnai ainsi dans une fente la pièce de monnaie. Mes yeux furent aveuglés. Une brûlure frappa mon bras. Une montre en or ceignait mon poignet. Je sentis mon pouls peu

à peu devenir régulier. Plus de suce, plus de clé. Une voiture m'évita de justesse.

La performance

Dans le sable, Joe Cool, cou droit, regard d'aigle en haut du pif, choisit avec précaution un emplacement. S'agenouille, glisse son tronc vers l'avant. Sa face se pose sur une mine, explose.

Ayant retenu la leçon, il se représente. Les regards se tournent. À ses épaules, les femelles trémoussent des hanches. S'assurant que tous l'observent, il s'approche de l'explosif enfoui, engage un immaculé sourire dans les airs, bondit. Balade sa carrure intacte. Trois petits tours fiers. Murmures. Il tente alors l'impossible. Ses mains creusent. Il exhume la mine, la soulève sur son front, bravo ses fougounes, recule, avec les hurlements paniques, la dépose dans son trou. Ne la recouvre pas. Dévisage tout un chacun, avertit les aspirants au bronzage parfait que voilà un jouet dangereux. Certaines applaudissent, les autres s'en vont.

Joe Cool, cou droit, regard d'aigle en haut du pif, choisit avec précaution un emplacement. S'étend comme un léger nuage, lui éclipse le soleil.

La rancune

La rancune. Celle que le sel installe en plongeant dans un café déjà froid. Celle de celui qui en prend une gorgée et grimace. La rancune qui pousse les existences dans un même étai. Elle avait choisi ce jour-là monsieur D, «le troué». Ce vieil ami des rues errait, signant sur les murs sa gorge desséchée, sa peau bronzée et sale. Il s'arrêta, se pencha. Il n'y avait là rien, rien où la rancune eut pu choir et attaquer. Monsieur D considérait le trottoir comme on examine sous ses angles un objet pour centrer sur soi l'attention. La rancune volait d'un passant à l'autre, s'occupait. Finalement, D cracha avant de reprendre son chemin. La rancune l'aperçut qui s'éloignait. Elle en abandonna deux qui parlaient politique et se pressa de le rejoindre. Elle ne pouvait que danser autour et happer le plus de gogo parmi ceux qu'il croisait. À la première intersection, monsieur D traversa. Emprunta la grille d'un cimetière. Ses pas sûrs

dans le gazon s'arrêtèrent devant une fosse entre deux chêneaux. «Le troué» enleva son paletot poussiéreux, eut un geste redressant vers l'arrière sa tête chenue, se laissa tomber. Sa nuque arquée heurta le fond. La rancune, comme on dit de la vie qu'elle est une pomme pourrie qu'on écrase, ne put contenir sa défaite : les feux de circulation se mirent à clignoter et les klaxons à faire l'homme.

La pouffiasse

De longs cheveux blondâtres, ébroués sur un total manque d'épaules, de seins, deux mains maigres butinaient un verre de rouge. Elle devait avoir l'âge légèrement tard pour être aussi mal roulée. Enfin, j'avais posé mon élégant derrière à sa table et je ne la regardais plus. Peut-être l'heure exaspérait-elle mes attentes — sinon qu'est-ce que je foutais dans cette boîte — mais l'impression constante que ce corps de seconde main sans bouger se ruait sur moi... Et je me demandais comment il se faisait qu'une chaise au travers cette foule fût propre. Aussitôt je sentais ses élans répétés me darder leur silence et je ne bronchais pas. Parfois je feignais reconnaître quelqu'un, tout seul que j'étais dans mon existence d'archiviste. Elle ne bougeait pas plus que l'humanité depuis les siècles; droite, fière comme l'invention du langage, muette comme lorsque sans humour. J'ajoutai un coup d'oeil à ma montre. Je la vis alors se lever, déplier deux petites ailes blanches, s'élever, se perdre dans la fumée des cigarettes. Et comme si la suite se fut laissée deviner, une jolie brune, m'ignorant, s'assoyait.

Le Grand Fanal

Dans notre coin, c'était «le Grand Fanal». Sept pieds onze pouces autour d'un axe osseux, tenant un falot constamment allumé. Ce héron géant allait, venait et ne dormait jamais. Les enfants l'espionnaient. Les autres en jasaient.

Un jour, une jeune fille s'était approchée de lui. Évanouie dans ses yeux. Le Grand Fanal avec son fanal lui avait brûlé la joue. Elle s'était réveillée, lui avait souri, s'était sauvée. Lui avait tourné la tête, le tronc, le cou, repris sa démarche d'oiseau lente.

Le voilà qui déplaçait comme un radar sa ronde tête de cheveux courts au milieu de la rue lorsqu'une voiture le klaxonna. Elle perdit un pneu, freina sec. Les gens occupés et une vieille dame s'arrêtèrent pour rire.

Ici le Grand Fanal ne mourait pas. Son visage impassible réchauffait. Les gens ne manquaient de rien et vivaient leur brève vie paisible. On ne cherchait pas le Grand Fanal, il était là.

Parfois nous nous groupions et lui chantions notre gratitude. Il faisait alors s'écrouler sur nous les édifices. Il savait que nous aimions cela car en un instant il remettait tout à sa place et, arpentant de nouveau la ville, un à un nous ressuscitait.

Un tableau

Le motif n'occupait que le coin supérieur gauche. Là, une main ouverte et son poignet bleu surgissaient en relief, couvrant le petit cadre jusqu'à son centre. Au-dessus, la minuscule pointe d'un triangle noir pendait. Le reste était cru blanc. Pas de signature. Pas de prix. Son ébène surparaissait parmi les natures mortes, les abstractions, les intéressés. Quelques-uns hésitaient puis se laissaient attirer par le suivant où la pathétique scène du gosse découvrant le faussaire sous le père Noël faisait sourire ou échapper une kétaine larme nostalgique.

Il y en avait eu des tétéux depuis deux semaines. Assis derrière ma casquette de gardien, je les examinai se rebuter à la vue d'un scandaleux rouge vif accolé à un fade jaune, se complaire autour de plaisanteries grotesques, raffinées, exhiber leur tenue comme sont désabusés les paons. Mais un dimanche, mon jour préféré, un chaussé de brun blet se faufila à travers le troupeau. Un vieux trapu comme je les aime : grande barbe, cheveux courts, sourcils protubérants, complètement gris dans un reste de manteau long, poussiéreux, doublé d'errances et souvenirs. À son passage, tout un chacun s'éloigna. On l'observait. Il déambula son regard, son doute sur chaque mur, jusqu'à la main, qu'il reconnut jeune. Il caressa les siennes avant de les frotter doucement contre ses rides. Il s'approcha.

Ses doigts tremblotant délimitèrent le pourtour de la toile. Il recula, se ravança. Ses ongles sales saisirent le cadre. Lentement le soulevèrent. Une sourde clameur gonflée de grognements, de cris et de lamentations creva le silence. Par à-coups la main s'effaça de la toile. Et tandis que le triangle s'estompait, je ressentis un bien-être atroce au ventre.

Un village

La saison me pointe un pignon vert parmi son troupeau de montagnes. Je me répète le beau temps qu'il fait, confiant que, si près du village, la terre ne tremblera pas et que, de l'autre côté, un sentier me drainera ailleurs.

Je porte un stylo pour me défendre. Il tombe dans une flaque de boue. Que je remue. Une hulotte frôle ma nuque et se pose deux coups d'ailes plus loin. Ses grands yeux rivent sa tête sur mes mains farfouilleuses. De timides mordillements se ruent sur mes ongles. Je récupère mon arme. L'oiseau tourne le cou. Vers les branches équarissant la forêt derrière, je crois voir la lune. Mon pied sursaute. L'extrémité d'un lombric se tord en silence. Le village tombe dans mes oreilles.

Relevant parfois le groin, un porc arpente la mairie. Une avalanche d'oies droites cacarde en tous sens son cul. Au milieu des chevaux, un taureau force contre un arbre. Les pies sustentent les leurs. Une vache déambule ses flancs pris dans une futaille. Un veau a faim. Les chats ne foutent rien sur les toits. Une bande de lapins reniflent des fichus. Mon dos s'arque.

Ainsi mes pas féaux croisent des dindes au cimetière, des malles à l'envers, des miroirs. Un bar où entre les vides et les autres j'aperçois des chiens qui roupillent.

Un freux, une chouette valent vers les sommets rupes-tres. J'hésite à m'éloigner, j'hésite. J'hésite, les loups m'effraient.

La voix

Comme il arrive plusieurs matins dans la vie de chacun, une voix me talonnait. Elle me chuchotait d'attrayantes invitations : près du fleuve pur un croissant en plein soleil,

près du musée pour se conter des histoires. Un peu pour m'empêcher aurait-on dit de me rendre au bureau. Pour être près. Ses propos sur la main, je saluais mes pairs, me surprénais ici et là à héler quelques chiens sans permis.

Elle écarta au moins trois pare-chocs et les évidentes flaques d'eau. Elle me fit gravir les dix étages obligatoires, refuser le café qui réveille, débrancher le téléphone. Je semblais déjà plongé dans les plus minutieuses opérations qu'elle me répétait combien mon zèle se remarquait. À l'heure où la reposée s'éclaire, elle suggéra d'enjamber la pause. Elle redressa mon dos, rangea les papiers, multiplia les coups d'oeil, posa sur mes lèvres un visage. Je pris le temps d'être ce petit poli qui souhaite plusieurs «bonnes journées» et se perd dans maints autres lieux communs.

Puis enfin ah! voilà que oui! tu me chantais, rue selon rue, mille inventions, que tu me guidais au milieu des pavés sculptés dans la pluie sèche et les gens fertiles, que ce jardin couvé de cyprès tu en élevais la compagnie très haut, que ces écureuils, tu les garnissais de confidences, blagues et devinettes, que par toi ils dandinaient dans ma tête, ignorant les lobes qu'allégrement tu sautais.

Bientôt nous nous assîmes. Devant, un habillé propre s'égayait que son cerf-volant touchât le sommet des arbres, crevât de son rouge éclaté le vert sombre du parc. À peine un coup de vent qu'une plutôt jolie jeune femme vint partager notre banc. L'enfant se mit à chigner : son jouet s'était lancé à l'assaut des nuages.

Elle se tourna vers moi. Un élégant babil, de son mélodieux bonjour, te salua, mon sourire. Tu t'étais tournée vers lui. Vous vous racontiez. Et elle, comme moi, plissait des lèvres; retenant ses sourcils, précipitait ses yeux jaloux dans les miens. Nos regards écoutaient vos racolages. Ils se levèrent. Se suivirent. Et dans son lit se vengèrent jusqu'à l'aube.

Le goûter

Il y avait une partie du cosmos que la vie avait baptisée «Chez Coune». On y servait la meilleure poutine, cette miraculeuse apparition que les ethnologues attribuaient à la prise de conscience que l'univers en expansion eût transmis

au gras la faculté d'accroître l'individualité. Voilà que X, ce contribuable exemplaire, plié à la mode comme aux activités larvaires qui lui servaient d'existence, stationnait sa voiture sport devant le casse-croûte. En cette rare fraîche matinée de juillet, X, monsieur X, adopta une démarche lente, bronzée à quatre épingles, vers sa nouvelle destinée.

Le lieu, où la racaille s'exprime dans ses habitudes alimentaires et son art du juron, accueillit l'étranger. Les femelles sidérées par sa gueule publicitaire en perdaient leurs faux ongles. Les mâles qu'inquiétait la lamborghini rouge abandonnaient une mâchoire en sa direction. Coune, derrière son comptoir, constatant élevée chez cet homme la dose de clichés, avertit du coude son plus jeune. «Lui, check-lé.»

X chut à la caisse. «Un cheese, un coke» et il paya sur-le-champ. Jésus regardait dehors. X saisit le plus gros burger à date et crut voir au centre une éclisse d'or. Les mâles se levèrent et sortirent. Son verre pétillait vers le bas. Les femelles quittèrent. Quelqu'un avant lui avait renversé du sel. Coune passait un linge, le jeta dans l'évier. Son fils changeait l'huile à frire.

La première bouchée le fit dévorer les autres. La première gorgée, engloutir le reste. X ne bougeait pas. À peine sa main prit-elle un cure-dent et ses jambes, la porte. De-bout, au soleil, il ne bougeait pas. Coune lavait le verre et l'assiette; son fils, amusé, essuyait. Oui, tandis que midi sonnait, monsieur X sautait dans sa voiture sport, démarrait, saluait Coune de la main, reculait. Et l'huile était chaude.

Deux des côtés

Le faux.

J'ai pris le dictionnaire qui pesait lourd, l'ai ouvert, ai trouvé le repère du parabellum. Il n'y avait pas d'arme mais deux yeux roulant sur eux-mêmes et qui me dévisageaient.

Le vrai.

Il n'y avait ni soleil brûlant ni nuage, il n'y avait qu'une plaine, un poteau de téléphone et toi, saoul, essayant de te lever. Ç'aurait pu être la nuit, mais la vie avait voulu que tu

voies tes bras et tes jambes de fatigue bouger. Tu n'avais que ton ventre vide et tes poumons noirs pour orchestrer des mouvements grossiers, épars. Tu pétas. Tu t'essoufflais. Il faisait toutefois bon te sentir dans les flancs de ce monde où j'avais même appris à mourir.